

chargés de lui faire une relation authentique de tous ces faits ; le pontife accorda de nombreuses indulgences à tous ceux qui visiteront pieusement cette relique insigne. Trois cent trente années s'étaient écoulées depuis ce prodige, quand Charles-Quint et Isabelle se rendirent en pèlerinage à Daroca : ils reconnurent que le miracle se perpétuait, car les Hosties n'avaient subi aucune altération et les taches de sang avaient conservé leur couleur fraîche et vermeille.



LE BON LARRON



CECI est une histoire vraie, rapportée par une religieuse de New-York qui en certifie l'authenticité.

La scène se passe dans une pauvre maison d'un faubourg de la grande cité américaine.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années est étendu sur son lit de misère, immobile, silencieux et ravagé par la maladie qui a achevé l'œuvre des passions. Ses yeux, tout grands ouverts, brillent d'un feu sinistre. Tout ce qui lui reste de vie s'est concentré dans ses prunelles ardentes et sombres.

La chambre, sans respirer la pauvreté, trahit la gêne. Dans un coin, une armoire de bois mal peinte et mal jointe ; çà et là, quelques chaises de paille. Sur les murs blanchis à la chaux, un chétif miroir, et, en face du moribond, une image coloriée, représentant le Christ en croix, le cœur ouvert, couronné de flammes et d'épines, tel qu'il est apparu à la bienheureuse Marguerite Marie. Les regards du jeune homme sont fixés sur le Cœur sacré, et lui jettent des éclairs de haine, blasphèmes muets et terribles : on dirait des lueurs de l'enfer.

Une pauvre femme, debout près de lui, le regarde, les yeux gonflés de pleurs continus. Entre ce crucifix et son fils agonisant, elle rappelle la Mère douloureuse entre Jésus en croix et le mauvais larron. Elle prie l'un, supplie l'autre d'avoir pitié d'elle. Le Christ l'écoute, il écoute toujours, sans toujours exaucer ; le mauvais fils, lui, se tait, d'un silence affreux, pire qu'une mortelle injure.

— Mon fils, pitié pour moi, si ce n'est pour toi-même. Je